

**Fabrice  
Hadjadj**

***La religion  
peut-elle nous  
rendre libres ?***

1. L'énoncé de notre question est ambigu. D'abord à cause de son sujet. Celui-ci risque, d'une part, au lieu de nous permettre de méditer sur une chose, de nous jeter dans une querelle de mots ; d'autre part, de nous faire confondre la chose et son abus. De fait, que faut-il entendre par « *la religion* », avec l'article défini au singulier ? Car

il y a bien des phénomènes qui peuvent revendiquer ce titre, mais ils sont si divers, si contradictoires entre eux, qu'il est difficile de leur trouver un dénominateur commun : il y a un monde entre le culte du dieu Shango et le catholicisme romain, entre la scientologie et l'islam, et même, à l'intérieur de l'islam, entre le soufisme d'Al-Hallaj et le terrorisme de Ben Laden... Notons d'ailleurs que les mouvements les plus athées se sont eux-mêmes affublés d'un appareil de type religieux : que l'on songe au culte révolutionnaire de la déesse Raison, à la Religion de l'Humanité d'Auguste Comte, aux grandes cérémonies de Nuremberg, aux odes à papa Staline ou même à un laïcisme qui, à force d'anticléricalisme, devient lui-même mimétiquement clérical, bâtit ses chapelles et prononce ses excommunications... Devant une diversité aussi divergente, tout énoncé qui prétend dire quelque chose de la religion en général ne peut être que grossier, pire encore : il aura le caractère massif du dogmatisme, et même du fanatisme le plus aigu.

À ce problème s'en ajoute un autre : l'écart entre une religion et ses fidèles. Car ses fidèles ne le sont pas toujours. Ils peuvent même l'être rarement. Qui donc est absolument représentatif du christianisme, par exemple, sinon le Christ ? Si l'on entend penser le christianisme à partir des comportements de ceux qui se disent chrétiens, on ne parvient à saisir qu'un capharnaüm : l'enchevêtrement de poissons qui s'entre-dévorent dans un filet très peu sélectif. Autant essayer de connaître *La Recherche du temps perdu* à partir d'un résumé sur Wikipédia. Ou d'apprécier la beauté d'une femme à travers un très mauvais polaroid.

2. Il y a cependant une autre manière de procéder, qui permettrait d'élucider un peu notre vocable. Il s'agit, non pas de partir du méli-mélo empirique, mais de remonter à l'essence, et donc au sens premier de ce terme, — un sens dont l'écoute a été perdue dans les cris assourdissants de la polémique. De nos jours, nous entendons le mot « religion » par opposition au mot « science ». C'est ce contraste qui nous autorise à fourrer dans le même sac les colombes et les crabes : tout ce qui n'est pas marqué par le sceau des sciences naturelles relève de la croyance et — lorsque cette croyance s'organise — du religieux. La démarche rationnelle étant exclue de la religion, ce dernier terme se met à désigner n'importe quoi, pourvu que cela ressortisse à une soumission obscure, sentimentale, antilogique. Ce faisant, on ne se rend pas compte que l'on conforte, d'un côté, un fondamentalisme satisfait, puisque le religieux

serait par nature irrationnel, et, de l'autre, un scientisme crédule, puisqu'il confère aux sciences naturelles le monopole de la raison, et s' imagine pouvoir en faire la vraie religion du *Logos*.

Or il n'en allait pas ainsi dans la langue latine, dont nous avons hérité ce mot. Pour s'en apercevoir, il suffit de relire Cicéron dans son *De Natura deorum* (II, 71-72). D'après son étymologie, et suivant l'usage de l'époque, « religion » n'est pas le contraire de « science », mais de « superstition » : « On a appelé superstitieux ceux qui pendant des journées entières font des prières et des sacrifices pour que leurs enfants leur survivent (*superstites essent*). Mais, ceux qui examinent avec soin tout ce qui se rapporte au culte des dieux et pour ainsi dire le "relisent" (*relegerent*), ceux-là ont été appelés des religieux. [...] Les termes religieux et superstitieux sont ainsi devenus l'un péjoratif (*nomen vitii*), l'autre laudatif (*nomen laudis*). »

**3.** Originellement, d'une manière assez surprenante, à cause de sa dimension littéraire, le religieux se désigne à partir de la relecture (*ex relegendo*), c'est-à-dire d'un mouvement de retour sur la tradition, laquelle est examinée *diligenter*, avec attention.

Ce n'est pas que le religieux soit moins pieux que le superstitieux. Bien au contraire. Le superstitieux vit dans une adhésion non critique à l'héritage cultuel, mais cette adhésion non critique est aussi instrumentale. Les dieux ne sont pas pour lui des fins à imiter, mais des moyens à exploiter. Il se sert de leur culte pour obtenir des faveurs, comme on se sert aujourd'hui de la technique pour obtenir le bien-être. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'assurer la survie de ses enfants, ou bien sa propre santé, sa longévité, sa fortune. On n'entre pas en communion avec le divin, on est en négociation, et plus encore dans la combine. Le paradoxe est étonnant, il n'en est pas moins évident : la superstition et la technocratie se fondent sur la même attitude manipulatrice envers l'existence.

Le religieux, pour sa part, pratique une relecture de son héritage. Il ne le rejette pas, il ne l'admet pas non plus comme on empoigne un outil. Il procède à un accueil critique, rationnel, délibéré, et par conséquent plus intime, plus personnel. Sa relecture, loin d'être un rejet du texte, consiste à revenir sur la lettre pour en dégager l'esprit.

**4.** De ce point de vue, la religion ne rend pas libre : elle est l'exercice même de la liberté avec les dieux, ou avec Dieu. Être religieux, c'est s'adonner à un examen aussi rigoureux qu'amoureux du donné mystérieux de l'existence. Par conséquent, l'expression de « fondamentalisme religieux » est un cercle carré. Car le fondamentalisme refuse la relecture attentive, il lui préfère la récitation magique. Et si s'indigne contre la réception critique, il impose l'aveugle soumission (une soumission intéressée, je précise, comme la flatterie, qui cache une stratégie de promotion).

La religion, au sens originel du terme, ne s'oppose pas seulement aux écrasements du fondamentalisme. Elle nous défend aussi contre le scientisme

et ses superstitions. Être religieux, c'est reconnaître un donné mystérieux. Or le scientisme refuse tout mystère à relire, il lui préfère le matériau à utiliser. Et il s'indigne contre l'accueil d'une transcendance, il planifie une absurde auto-divinisation.

Le fondamentalisme et le scientisme sont tous deux superstitieux, parce qu'ils adoptent un point de vue également utilitaire. Ils se servent de l'être, spirituel ou matériel, en vue d'une survie, dans l'au-delà ou l'ici-bas. La religion dépasse cette logistique pour entrer dans la logique, au sens le plus haut et le plus impensé de ce terme (d'origine grecque, cette fois-ci, mais ressaisi plus originellement par les Juifs de l'Évangile). Elle n'est pas volonté de puissance, mais recherche de vérité dans le mystère. Relecture diligente. Où la foi et la raison, chacune selon leur ordre, nous ouvrent au *Logos* en personne.

**Post-scriptum** — Observons-le au passage : en *relisant* Cicéron, en examinant avec soin ce que « religion » veut dire, nous avons posé, littéralement, un acte religieux.